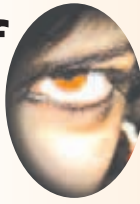


AD GLADIUM

Korsakoff
ou la
chorale
algérienne !

Par Sarah Haidar

A l'heure où j'écris, un mini-sit-in se tient devant la Maison de la Presse : quelques gardes communaux venus de Aïn Defla arborent des banderoles où l'on peut lire, entre autres : «Pour la reconnaissance des sacrifices des 4 663», «Non au deuxième assassinat de l'Algérie !», «Non à Daesh ! Non à Hamadache !», «Pour la reconnaissance constitutionnelle de la lutte antiterroriste»... Quelques instants plus tard, j'apprends que le village SOS Enfants de Draria sera rasé par l'Etat qui veut récupérer le terrain ; les locataires vont être dispersés sur les centres d'accueil du pays et des frères et sœurs risquent ainsi d'être séparés ... Bien sûr, pendant toute la semaine, les campagnes se confrontaient sur les réseaux sociaux entre terroristes en herbe qui menacent de vitrioler les filles en tenue «indécente» et les résistants qui ripostent à coups de répliques assassines et de photos de jambes dénudées ...

Comme dans un film choral affichant une apparence décomposée mais vicieusement construit en labyrinthe, l'Algérie de 2015 tangué entre une certaine noblesse révolue et une médiocrité de plus en plus virtuose. Au début des années 1990, un corps constitué a plongé sans réfléchir dans la lutte contre la terreur islamiste et y a perdu des milliers d'hommes. Depuis la fausse fin du combat et la «paix» troquée contre une généreuse amnésie, ils traînent quelques revendications légitimes que l'Etat a récemment fait semblant de satisfaire. Certains, se sentant trahis par cet accord, continuent de réclamer justice avec, cette fois-ci, une consonance clairement politique qui renvoie dos à dos Daesh et Hamadache, la Réconciliation nationale et le meurtre de la République. Or, c'est justement ce retour glorieux des assassins dans l'espace public qui continue à rythmer la vie des Algériens et réduit ainsi le débat à des mesures de tailleurs sur la bonne tenue à adopter par les Algériennes : depuis le renvoi d'une étudiante à cause de sa robe courte, l'interdiction de cette dernière est devenue officielle dans les universités avant que deux groupes ne s'affrontent virtuellement : l'un criant derrière un écran la sacralité des libertés individuelles, l'autre invitant les vaillants hommes d'Algérie à voiler leurs femmes et menaçant les récalcitrantes «dévergondées» de représailles qui peuvent aller jusqu'au vitriolage. Il y a à peine une année, beaucoup traitaient Hamadache et ses semblables de bouffons sans aucune audience réelle ; beaucoup disaient que la société algérienne ne replongera jamais dans les ténèbres ... mais les-a-t-elle jamais quittées ? Au-delà du syndrome de Stockholm qui, lui, est largement justifié puisque les preneurs d'otages suédois avaient une éthique si désarmante qu'ils méritaient l'amitié de leurs «victimes», l'Algérie souffre depuis des années d'un syndrome de Korsakoff. Dix ans de souffrance presque surhumaine ont été tout bonnement supprimés, non pas seulement grâce aux lois amnistiantes mais surtout par un mécanisme psychologique qui s'est actionné devant l'atrocité invincible du traumatisme. Ainsi, la plupart sont passés directement de 1988 aux années 2000 et, poursuivant la quête de repères identitaires et sociaux, sont aujourd'hui entièrement acquis à une espèce hybride d'islamisme dont l'aboiement est plus fort que la foi et qui convertit la peur traditionnelle de Dieu à une peur de la femme. La suspension du temps et la suppression du souvenir des massacres ont donc mené à une adoration hystérique de la religion dans son sens le plus vulgaire : il n'est pas question, bien sûr, de la pratiquer en tant que philosophie de vie et d'enseignements spirituels mais de la prendre comme contrat social où la femme devient ennemie et où la violence peut seule exprimer la forte personnalité du groupe ; Hamadache et Daesh n'auront ensuite qu'à récupérer ce beau capharnaüm et le réorganiser en une jolie armée d'assassins... Pendant ce temps, l'Etat central continue à remercier le ciel d'avoir un peuple si malléable et profite de ces bagarres idéologico-sexuelles pour régler ses petites affaires ... Les orphelins et enfants abandonnés du Centre d'accueil de Draria ne sont que les énièmes victimes collatérales de cette tronçonneuse infanticide qu'est l'Algérie.

S. H.

djoum@hotmail.com

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

FESTIVAL NATIONAL DU THÉÂTRE PROFESSIONNEL

Parcours de mémoire : le challenge
réussi de Omar Fatmouche

La 10^e édition du Festival national du théâtre professionnel (FNTP) s'est ouverte au Théâtre national algérien avec le spectacle *Parcours de mémoire* conçu par Omar Fatmouche en collaboration avec l'Orchestre symphonique national

Après une cérémonie d'hommage aux défunts Sid Ali Kouiret et Fatiha Berber et la présentation du jury de la compétition officielle, le spectacle inaugural se présente au nombreux public comme un formidable mélange entre théâtre, poésie et musique, et réunit au moins une trentaine de comédiens. C'est l'épopée du théâtre qui est racontée dans *Parcours de mémoire*, depuis l'antiquité à nos jours. Une vingtaine de musiciens de l'Orchestre symphonique national ont été placés dans la fosse (ouverture sous-jacente de la scène) tandis que l'espace scénique s'étend jusqu'aux coulisses afin d'élargir la surface de jeu et contenir les somptueux décors placés en perspective. On découvre Abdallah Djellab dans le rôle d'un poète errant traînant une charrette et Faïza Amel, vêtue d'un costume berbère et tenant un bâton de pèlerin, dans le rôle de la mémoire. Nous sommes en Afrique du Nord dans l'Antiquité et c'est le culte au dieu de la pluie Anzar qui ouvre le spectacle avec une magnifique chanson en kabyle qui implore la générosité du ciel ; un clin d'œil aux origines immémorables du théâtre dans le bassin méditerranéen où l'on transhume d'ailleurs vers la Grèce, berceau du quatrième art. Nous y verrons ressusciter Aristote,

Aristophane, Antigone et Œdipe cherchant un pays d'asile, etc.

Le poète (Abdallah Djellab) continue ses pérégrinations entre les âges et arrive au XVI^e siècle en Angleterre où Shakespeare réunit les rois dans des scènes loufoques avant d'envoyer Macbeth mettre le monde sens dessus dessous. Ensuite, c'est en France que l'on retrouve l'un des plus grands génies du théâtre : Molière avec son intemporel *Tartuffe* remarquablement revisité par les comédiens tantôt en arabe algérien, en français et en kabyle.

Ces escales sont régulièrement illustrées par les musiciens de l'Orchestre symphonique à travers des morceaux d'époque variant entre le classique, le baroque et le romantique. Nous revenons ensuite en Algérie où la présence coloniale n'exclut pas l'avènement d'artistes algériens à l'instar de Sid Ali Fendel, admirablement campé par Brahim Chergui mais aussi Mahieddine Bachtarzi et Mohamed Touri dont Fatmouche reconstruit l'arrestation par la police française au cabaret «Le Triano» où ils jouaient *Faqou*, un sketch jugé subversif. Les affres du colonialisme auront évidemment la part belle dans le spectacle où le 8 Mai 45 est raconté à travers un tableau représentant Kateb Yacine emprisonné à l'âge de



Photo : DR

16 ans et sa mère, le croyant mort, devenue folle. A l'indépendance, l'orchestre offre une version symphonique de la chanson de Hadj M'hamed El Anka *El Hamdoulillah* et nous entrerons ensuite dans l'ère de l'effervescence du théâtre algérien et la diversité des genres qu'elle a connue, allant du *Goual* au théâtre politique en passant par la *Halqa* et la comédie. Nous verrons sur des écrans placés des deux côtés de la scène les visages des Kateb Yacine, Azzedine Medjoubi et Abdelmalek Bouguermouh en même temps que sont joués par les comédiens des extraits de leurs œuvres : *Rdjal ya hlaef* de Bouguermouh, suivie d'un récit métaphorique sur le Printemps berbère de 1980 illustré par la chanson *Berrouaghia* adaptée par Muhand U Yehya d'après le texte *Merde à Vauban* de Léo Ferré, mais l'auteur n'est malheureusement pas évoqué en sa qualité de dramaturge exceptionnel qui a adapté vers le kabyle des dizaines de textes théâtraux universels ; *Kaddour Lefhaymi* de Abdelkader Alloula ; *El Babor ghrek* de Slimane Benaïssa ; *Hafila-Tassir* de Medjoubi... C'est d'ailleurs sur la célèbre chanson *Nouara* inter-

prétée par Medjoubi et Dailia Hilou et reprise en chœur par les comédiens que s'annonce la fin du spectacle qui évoque douloureusement la décennie noire et notamment l'assassinat de ce grand homme de théâtre (Medjoubi) en 1995, puis se termine sur un chant d'espoir et de lutte avec un tableau final où l'on voit une comédienne vêtue d'un costume aux couleurs du drapeau algérien. Il est évident que pour *Parcours de mémoire*, Omar Fatmouche (également scénographe et décorateur) a vu très grand et malgré les risques que peut impliquer une telle ambition, le spectacle fut une totale réussite, grâce notamment à la maîtrise du rythme, l'art de la transition entre les époques, l'originalité de la démarche, la performance des musiciens de l'Orchestre symphonique et la maestria de Amine Kouider mais surtout l'exceptionnelle prestation de l'ensemble des comédiens : Faïza Amel, Souad Sebki, Amel Menighad, Karim Beriber, Yacine Zaïdi, Abdallah Djellab, Brahim Chergui, Lynda Sellam, Faouzi Baït, Samy Zebila, Hassan Azzazni, Rafik Fetmouche, Mourad Oudjit, etc.

Sarah H.

SOUK-AHRAS

Colloque international dédié à Apulée de Madaure,
cet Algérien génial et méconnu

Le Haut-Commissariat à l'amazighité (HCA) organise, samedi prochain à Souk-Ahras, un colloque international «Regards croisés sur Apulée» qui réunira un panel d'historiens et de préhistoriens nationaux et étrangers. Apulée de Madaure, un fils de l'Algérie, célèbre dans le monde entier, étudié dans des centaines d'ouvrages historiques, présent dans de nombreuses encyclopédies, reste encore très peu connu dans le pays qui l'a vu naître. Apulée qui vécut à l'époque romaine, plus précisément au II^e siècle après J-C, est considéré par les historiens de la littérature comme l'auteur du tout premier roman au monde : *L'âne d'or* ou *les métamorphoses*, un récit en 11 tomes qui suscite encore une légitime fierté chez les intellectuels algériens et maghrébins.

Contrairement à ce qui est constaté présentement, cet érudit berbère, Algérien par la force de l'Histoire, a été, de son vivant, glorifié et célébré partout où il est passé et où il a vécu. La ville antique de Madaure (M'daourouch), sa terre natale, garde encore aujourd'hui de nombreuses traces de cette renommée. Des vestiges de stèles, de statues et autres monuments érigés en son honneur sont toujours visibles au musée de Madaure et sur le site archéologique environnant, situé à une quarantaine de kilomètres de Souk-Ahras. Si saint Augustin lui fait encore de l'ombre, du point de vue de la renommée dont jouissent les personnalités d'origine berbère de l'époque romaine, Apulée de Madaure était certaine-

ment «premier» à son époque que les historiens situent entre 125 et 170 après J-C.

Issu d'une famille de notables (son père était premier dignitaire de Madaure) Apulée, ou Apuleius, ou encore Afalay en tamazight, fit preuve, très tôt, d'une grande intelligence, voire d'un génie hors du commun, selon les biographies disponibles.

Madaure, sa cité natale, considérée pourtant à son époque comme un grand centre de rayonnement culturel, ne lui suffisait pas pour étancher sa soif de connaissance, c'est ainsi qu'il se rendit à Carthage, à Rome, puis à Athènes pour y étudier la philosophie, science pour laquelle il est devenu une référence en matière de philosophie platonicienne.

Esprit brillant et curieux de tout, il était érudit dans un grand nombre de domaines, à la fois philosophe, poète, médecin, avocat, traducteur, mathématicien, astronome, en plus d'être un grand voyageur. Il était aussi apprécié pour ses grandes qualités humaines qui lui ont permis d'atteindre, dès la trentaine, le sommet de la gloire. Ses biographes affirment qu'Apulée a dépensé l'importante fortune que lui avait léguée son père dans la construction d'écoles et d'universités, tout comme il a tenu à partager son savoir en s'érigeant en conférencier itinérant.

C'est également par amour pour ses semblables qu'il a écrit le récit qui lui valut, bien plus que tous ses autres travaux, la postérité : *L'âne d'or* ou *les métamorphoses*. Conscient du fait que les leçons que l'on

peut prodiguer «passent» bien mieux à travers des récits et des histoires, il prit la résolution d'écrire ce récit dans lequel il narre les mésaventures du jeune Lucius de Corinthe, transformé en âne pour avoir essayé de pénétrer les secrets de la magie et qui doit subir nombre d'épreuves pour recouvrer sa forme humaine. Aujourd'hui, les lectures faites de ce roman qui aurait, dit-on, inspiré de nombreux auteurs contemporains de fiction, sont aussi riches que diversifiées. Certains y voient un tableau vivant de la vie que l'on menait au II^e siècle, d'autres y lisent en filigrane un procès du colonialisme romain, mais les commentaires à son propos sont toujours plein d'éloges à l'instar de celui d'Assia Djebar qui qualifie *L'âne d'or* de «chef-d'œuvre ruisselant, 18 siècles après, de jeunesse, de hardiesse et d'une drôlerie imaginative étonnante».

L'initiative du HCA de lui consacrer un colloque international de trois jours, avec la participation d'universitaires algériens, américains, tunisiens, marocains et français, devrait, à travers les axes retenus pour la rencontre, dont «Le substrat culturel dans l'œuvre d'Apulée», «L'inter-culturelité dans l'œuvre d'Apulée» et «Apulée dans la littérature contemporaine» apporter de nouveaux et précieux éclairages sur cette personnalité hors du commun. Une personnalité du patrimoine culturel national qui mérite, selon un avis unanime, d'être davantage connue dans le pays qui l'a vu naître, il y a près de 2000 ans.

Actucult

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS (EL-HAMMA, ALGER)
Samedi 30 mai à 14h30 :

L'association culturelle «Nawafedh Thakafia» organise une rencontre littéraire avec le lauréat du 3^e prix Charjah du roman arabe 2015, le romancier et journaliste Miloud Yabir.

MUSÉE NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN-ROOSEVELT, ALGER)

Du 30 mai au 6 juin : Exposition des travaux des élèves de l'atelier Art'Landz, intitulée «Asia by kids» (travaux artistiques pluridisciplinaires de dessin, peinture, art'textile, art'nature, art'paper, et art'déco réalisés autour de la culture asiatique

(Japon, Chine, Indonésie, Iran, Inde).
SALLE DE CONFÉRENCES TAHRI-MILOUD DE LA WILAYA DE SOUK-AHRAS

Du 30 mai au 1^{er} juin : Colloque international «Regards croisés sur Apulée».

GALERIE ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)

Jusqu'au 9 juin : Exposition de l'artiste peintre Zahra Saïbi.

GALERIE D'ARTS AÏCHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)

Jusqu'au 3 juin : Exposition de l'artiste peintre Saïd Ihaddaden, sous le thème : «Peinture et figures chantournées».

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA DIDOUCHE (38, RUE DIDOUCHE-

MOURAD, ALGER)

Mercredi 27 mai à 14h30 : Dans le cadre des «Mercredi du verbe», rencontre avec des femmes autour de leur ouvrage collectif intitulé *Femme ici et ailleurs*, paru aux Editions El Ibriz.

GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOT BOUCHAOU 2 N°125, CHÉRAGA, ALGER)

Du 30 mai au 20 juin : Exposition «1, 2, 3» des artistes Yasmina Saâdoun, Kamel Benchemakh et Amar Briki. Vernissage le samedi 30 mai à partir de 15h. La galerie est fermée le vendredi et le samedi.

BASILIQUE DE NOTRE-DAME D'AFRIQUE (BOLOGHINE, ALGER)

Jeudi 28 mai à 19h30 : Concert de

chants lyriques avec piano animé par Felicia Bongiovanni, organisé en collaboration avec l'Institut culturel italien d'Alger.

Entrée sur invitation à retirer à la basilique ou à l'Institut culturel italien d'Alger (4 bis, rue Mazouni, El-Biar), à partir du lundi 18 mai.

EZZOU'ART GALÉRIE AU CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)

Jusqu'au 3 juin : Exposition de peinture «Préface» de l'artiste peintre Hichem Sahli.

GALERIE CIV'CEIL (3, RUE LATRÈCHE-MOHAMED, MIRAMAR, ORAN)

Jusqu'au 30 mai : Exposition de l'artiste Affif Cherfaoui.